LA READAPTATION DES FEMMES AVEUGLES A LA VIE DOMESTIQUE

Marthe Henri


EX
LIBRIS

MARTHE HENRI

LA RÉADAPTATION DES FEMMES AVEUGLES A LA VIE DOMESTIQUE



I

LA SITUATION DE LA FEMME AVEUGLE

La psychologie de la femme aveugle n'a jusqu'à présent fait l'objet d'aucune étude vraiment approfondie. Les problèmes que pose à la femme sa cécité n'ont tenté ni les sociologues, ni les psychologues, ni les éducateurs. Sans doute, Maurice de la Sizeranne, dans un ouvrage consacré aux « Sœurs Aveugles de Saint Paul », a-t-il écrit quelques pages intitulées « La Psychologie de la Femme Aveugle », destinées surtout à démontrer que celle-ci pouvait avoir une véritable vocation religieuse, tout comme une voyante et que son entrée au couvent n'était déterminée ni par le dépit, ni par le désespoir, ni par l'inaction. Pour ce faire, M. de la Sizeranne a cité quelques exemples, pris un peu partout, de femmes aveugles capables à la rigueur de mener une vie normale et, tout au moins, d'éprouver des sentiments normaux. Mais cette esquisse est plutôt sommaire et, de plus, le livre a paru aux environs de 1900, c'est-à-dire à une époque séparée de nous par deux guerres, deux après-guerre, deux cycles d'évolution.

Examinons donc la situation actuelle de la femme aveugle et, tout d'abord, comparativement à celle de l'homme aveugle. Qu'on veuille bien nous excuser de nous appuyer surtout sur l'état de fait existant en France : Les échos que nous avons recueillis de différents points du globe nous incitent à penser que cet état de fait est sensiblement analogue un peu partout dans le monde, à quelques détails, à quelques particularités locales près, nous n'hésitons pas à offrir les réflexions qui vont suivre à la méditation des lecteurs.

Depuis la généralisation du Système Braille, les petites filles, à l'égal des petits garçons reçoivent dans les écoles spéciales un solide enseignement primaire ; quelques jeunes filles, comme quelques jeunes hommes, mêlés aux voyants, poursuivent leurs études secondaires ou supérieures ; point de différence non plus entre les deux sexes quant à l'enseignement de la musique, du massage, de la sténotypie, la pratique du standard téléphonique ; et, si les hommes sont accordeurs, les femmes sont tricoteuses. La législation sociale ne fait aucune distinction entre homme et femme lorsqu'elle prescrit des mesures compensatrices en faveur des aveugles. Apparemment donc, l'égalité semble être réalisée.

Pourtant, dans le domaine professionnel déjà, un fait curieux frappe : dans l'ensemble, les hommes arrivent à se créer des situations plus im-

portantes, plus indépendantes. Chaque fois qu'on a parlé d'une réussite parmi les aveugles, il s'est agi d'un homme — un professeur de Faculté, plusieurs agrégés de l'Université, des avocats, des professeurs de massothérapie, une importante situation de chef standardiste, des commerçants, des agriculteurs, etc. Il n'y a pas de raison, par exemple, pour qu'un homme soit plus musicien qu'une femme. Et pourtant, à Paris, bien que deux d'entre elles aient obtenu un Premier Prix d'Orgue au Conservatoire de cette ville, aucune de ces femmes n'a jamais été titulaire d'une tribune de grand orgue, tandis que depuis 1830 au moins, tant de musiciens aveugles se succèdent aux buffets des magnifiques grandes orgues dont s'enorgueillit notre capitale : actuellement, sur une douzaine de tribunes très importantes, quatre titulaires aveugles du sexe masculin, tous éminents ; six autres hommes aveugles à des postes de moyenne importance ; et huit femmes voyantes à des buffets de grande et moyenne importance.

Mais voici où la cécité va distribuer des destins sensiblement différents à l'un et l'autre sexe. A peine en possession de quelques moyens d'assurer sa subsistance, l'homme aveugle songe à se créer un foyer ; il trouve une compagne, a des enfants pour qui il travaille ; il évolue dans l'atmosphère tiède de la vie familiale, dont il connaît les joies, les tracas, voire les souffrances ; il vit à peu près comme tout le monde. Et ceci depuis un siècle au moins.

Parallèlement, on élève farouchement les jeunes filles, tant chez elles qu'à l'école, dans la pensée qu'elles seront toujours incapables de s'occuper convenablement d'un intérieur, et qu'elles commettraient une mauvaise action en essayant d'en assumer la responsabilité. On ne leur a donc enseigné aucune pratique domestique, d'abord parce qu'on était persuadé d'un échec complet de cet enseignement, ensuite et surtout, parce qu'on craignait que les jeunes filles aveugles ne se fissent illusion sur leurs possibilités et ne se berçassent de vains espoirs. On leur a, particulièrement, cherché des situations là où un abri leur était assuré : pensionnats, ouvroirs, communautés. Et, quand se rencontrait un poste indépendant de professeur de musique, par exemple, on s'inquiétait avant tout de trouver un home ou une personne de bonne volonté susceptibles de procurer à la femme aveugle le gîte et le couvert.

Celles qui se sont mariées avant 1925 ont jugé nécessaire d'introduire dans leur foyer la tierce personne voyante (parente ou domestique) indispensable au bon fonctionnement de la maison (1). Voilà un premier état de fait.

Or, bravant les préjugés et le credo professés par la majorité des voyants et des autres aveugles, quelques femmes se sont émancipées.

(1) Nous laissons ici de côté les ménages qui se sont formés au sein des hospices et communautés diverses d'aveugles offrant à ces derniers des conditions particulières d'existence.

Elles l'ont fait, parce qu'elles ont eu la foi dans les suppléances sensori-motrices et intellectuelles, et dans l'aide que leur apporteraient, à chaque instant, les progrès techniques de notre temps. Sans initiation méthodique préalable, — ce qui est à souligner — avec leur seul courage et leur désir de vaincre, elles ont cherché et trouvé mille moyens de suppléer à la vue absente. D'autres les ont suivies, profitant de leur expérience ou créant de nouveaux savoir-faire.

Et, si les traditionnalistes ou les sceptiques ont crié au miracle ou au bluff, de merveilleuses réussites ont été, sont, et nous l'espérons, seront de plus en plus constatées.

De même qu'un théorème, énoncé par un esprit plus éclairé, est susceptible d'être compris par des écoliers de 10 ans, qui ne l'auraient certes pas eux-mêmes découvert, de même des petites filles acquerront, si on le leur apprend, des tours de main dont elles ne sauraient d'elles-mêmes prendre l'initiative. Nous croyons donc qu'il serait intéressant d'examiner successivement :

1° Ce qu'une femme peut réaliser dans un intérieur, en dépit de sa cécité ;

2° La nécessité d'un enseignement ménager pour les jeunes et d'une réadaptation méthodique pour celles qui perdent la vue à l'âge adulte ;

3° Les conditions matérielles et morales favorables au développement des activités féminines chez les aveugles.

II

LES ACTIVITÉS DOMESTIQUES

La Cuisine

Donc, ainsi que nous l'avons dit, des femmes aveugles (de plus en plus nombreuses d'ailleurs) se sont émancipées du préjugé traditionnel qui les écartait de toute responsabilité domestique et se sont installées chez elles.

Que font-elles dans leur intérieur ? Eh bien ! elles allument leur feu, préparent le repas, pour elles-mêmes, leurs amies, ou, tout simplement, pour leur mari et leurs enfants ; elles balayent la maison, époussettent, lavent le linge, amidonnent, teignent, raccommodent, parent leur logis. Quelqu'extraordinaire que cela puisse paraître à certains, cela est, et ces femmes qui savent se tirer d'affaire sont bien réelles, bien vivantes, toutes prêtes à donner des compléments d'information et des conseils aux curieux ou aux novices.

Avant d'aborder une description quelque peu détaillée de leurs activités, précisons un point essentiel : Chez les femmes aveugles, comme chez les voyantes, on rencontre une grande diversité de tempéraments, de goûts, de dispositions naturelles ; d'autre part, chacune de nos ménagères, — qu'on nous permette de le rappeler — s'étant formée par ses propres moyens, sans initiation méthodique, s'est créée un système de petits procédés conformes à ses aptitudes propres, et qui diffère d'un sujet à l'autre. On voudra donc bien nous excuser de ne pas signaler toutes les manières de suppléer à la vue absente, et de ne donner que quelques exemples.

Suivons d'abord la maîtresse de maison aveugle dans sa cuisine. La première opération consiste à extraire des denrées brutes ce qui est propre à la consommation, c'est-à-dire à peler, à trier, à éliminer les déchets. C'est, certes, pour toute cuisinière, le travail le plus fastidieux, et, pour l'aveugle, incontestablement le plus difficile. Non seulement cette dernière demande de multiples renseignements à son toucher et à son odorat, qu'elle exerce un peu plus chaque jour ; mais encore il lui faut user de beaucoup de méthode. Pour peler les carottes, navets, pommes de terre, pommes, elle se sert soit d'un couteau ordinaire, soit plutôt d'un couteau « épluche-légumes » qui lui permet d'obtenir des pelures minces sans effort supplémentaire d'attention de sa part. Pour les carottes et les

navets de forme allongée, pas de difficultés spéciales : on les débarrasse de leurs extrémités, de leurs excroissances, puis on détache des bandes de pelure longitudinales conjointes, en se guidant pour chacune sur la trace moins lisse et plus humide laissée par la précédente. Quant aux petites cavités et canaux, quelle qu'en soit l'origine, il est aisé de les repérer au toucher.

L'épluchage des pommes de terre paraît plus difficile, surtout pour les débutantes : la pelure est peu épaisse, moins vernissée, la forme irrégulière, tourmentée, les yeux plus ou moins nombreux. Seule, ici, la méthode peut assurer l'aveugle que son travail est acceptable. Avant tout, si besoin est, elle débarrasse la pomme de terre de la terre qui y est restée attachée. Il faut toujours retirer la terre des racines et des tubercules qu'on veut peler, car celle-ci en masque les défauts et surtout, s'attachant à la pulpe du doigt, retire à ce dernier beaucoup de sa sensibilité. Ensuite, on extrait les yeux avec la pointe de l'épluche-légumes, qui fait curette : les yeux sont beaucoup plus tangibles sur une pomme de terre sèche et encore enrobée de sa pelure. Puis on s'attache à obtenir un tubercule régulier en sectionnant les excroissances trop proéminentes, qu'on pèlera séparément ; on est alors en présence d'un solide vaguement régulier, mais toujours à surface courbe. Les débutantes coupent ce solide en deux dans le sens de la plus grande dimension, de façon à ce que les calottes obtenues soient le plus plates possible ; le bord de la section leur fournit un guide pour l'enlèvement de la première bande de pelure, et restera toujours un repère. Les initiées ne partagent plus en deux, mais commencent toujours par peler une bande méridienne qui jouera le même rôle directeur que le bord coupé. Tout cela est très long à dire, la technique en est peut-être longue à acquérir, mais, une fois l'automatisme monté, l'aveugle pèle facilement un kilo de pommes de terre en dix à douze minutes. Tout dépend d'ailleurs de la grosseur des pommes de terre et de la vivacité naturelle de la travailleuse.

Voici maintenant dans le sac à provisions de la salade et des choux. En général, les feuilles coriaces se reconnaissent tactilement par un aspect plus fibreux et plus raide. Mais aujourd'hui les légumes sont, dans l'ensemble, avachis et fanés. Comment distinguer les parties de la feuille encore vertes, encore vivantes des parties définitivement mortifiées ? Avant d'entreprendre le démantèlement et le tri des feuilles, mettons le tout dans l'eau ; au bout de vingt minutes, la transformation est accomplie, la terre est tombée au fond, tout ce qui avait encore le pouvoir d'absorber l'eau a repris fermeté et fraîcheur, et alors rien de plus facile que d'éliminer l'indésirable. Mais les choux et les salades sont souvent habités. Par précaution, parce que le doigt pourrait bien passer à côté d'une petite bête soigneusement tapie dans un repli, on laisse séjourner les bouquets de choux-fleurs comme les feuilles de choux ou de salade dans de l'eau convenablement vinaigrée.

Cependant on ne peut tout mettre dans l'eau vinaigrée. Il est des denrées pour lesquelles ce bain serait tout à fait contre-indiqué, et qui pourtant peuvent être parasitées et demandent à être nettoyées ou triées, comme par exemple certaines catégories de prunes, de cerises, les pois verts lorsque la saison est avancée, le riz parsemé de petits grains noirs. L'aveugle qui se trouve seule chez elle va-t-elle renoncer à utiliser ces aliments ? Les fera-t-elle intégralement préparer par une tierce personne voyante ? Non, certainement non.

Elle écossera elle-même ses pois, mais dans un récipient plat et de grande surface ; elle enlèvera elle-même les noyaux des cerises ou des prunes dont elle veut faire des confitures, et elle les disposera également, largement ouvertes sur une grande surface ; de même son riz, etc... Alors seulement, elle aura recours à des yeux complaisants, mais pour quelques minutes, pas plus : nous l'avons expérimenté bien des fois. Car ainsi, d'un rapide coup d'œil, le voyant a tôt fait de déceler ce qui doit être écarté.

Les suppléances sensorielles et intellectuelles ne servent pas seulement à remplacer la vue. Dans certains cas, elles n'ont d'autre utilité que de créer dans l'esprit de l'aveugle un doute nécessaire. En triturant légèrement de la farine entre trois doigts, sent-on la présence de filaments insolites, on suppose que cette farine est parasitée : on flaire automatiquement les boîtes qu'on ouvre, les moindres différences dans les odeurs qui s'en dégagent signalent qu'il faut ou non mettre la boîte de côté à fin d'examen. Comme tout à l'heure pour les pois et les prunes, quelques instants suffisent à un voyant dévoué pour infirmer ou confirmer le doute. Le principal, ici, est bien d'avoir pu douter.

III

LES ACTIVITÉS DOMESTIQUES

La Cuisine (*suite*)

Nous venons de voir comment la femme aveugle mobilise tout ce qu'elle a d'intelligence, de connaissances, de sens restants pour préparer les éléments du repas. Tout est pelé, lavé, trié, les ingrédients douteux mis de côté. Pour certaines femmes aveugles, maintenant c'est la sécurité. Pourtant, tout n'est pas terminé : il faut encore doser, assaisonner, casser des œufs, séparer les blancs des jaunes, et, enfin faire cuire, à l'eau, au four, dans la graisse. Et c'est là, pour d'autres, un nouveau champ d'inquiétudes.

Contentons-nous d'examiner trois points : mesures et dosages, séparation des blancs d'avec les jaunes ; cuisson.

Il est d'usage, dans les recettes, de parler de pincée, cuillerée à café, à dessert, à soupe, tasse, verre à porto, etc. De telles mesures sont, chacun le sait, quelque peu imprécises, car les contenances des cuillers à soupe comme des verres à porto varient selon les modèles de ces ustensiles. La cécité va-t-elle accroître cette imprécision ? Comment donc pratiquer ?

Lorsqu'on utilise la cuiller ou la tasse pour doser des éléments qui peuvent être pulvérulents, pâteux ou liquides, on procède par puisage ou versage. Dans un récipient d'ouverture suffisante, la femme aveugle puise avec autant d'aisance qu'une voyante une cuillerée ou le contenu d'une tasse de sucre en poudre ou de farine, rase avec un couteau sans éparpiller ces ingrédients sur la table. Quand il s'agit de confitures, cela est plus délicat, mais si l'on est en présence d'un liquide (on peut peut-être faire exception pour l'eau qui se prête à gaspillage), une aveugle a des chances de fausser la mesure, déjà avec une tasse, à plus forte raison avec une cuiller, en ne les tenant pas rigoureusement horizontales. Si l'erreur est de 10 pour cent pour une cuillerée, l'assaisonnement ou le gâteau seront compromis à l'insu de la cuisinière. De plus, on ne peut pas toujours puiser : le verre sans anse, est impropre à cette opération et les liquides utilisés sont généralement renfermés dans des bouteilles. Certes, les aveugles arrivent à verser eux-mêmes, à table par exemple, dans une tasse ou un verre, avec beaucoup d'adresse et de propreté, mais le « faux-col » qu'ils laissent alors est une marge de sécurité sans conséquence. Nous pensons qu'il faudrait beaucoup de temps pour arriver de cette

manière à obtenir que le récipient-mesure soit suffisamment plein, ne déborde pas et soit transporté sans dommage. Verser convenablement une cuillerée de sirop, par exemple, nous paraît — le mot « impossible » n'étant pas français — extrêmement difficile.

Lorsque la ménagère aveugle peut se contenter de l'à peu près, bien souvent, plutôt que de s'en remettre à d'invérifiables mesures, elle préfère se fier, au bruit du liquide qui tombe et à l'amplitude du geste qu'elle a à faire, ayant pris l'habitude de tenir compte, et du poids de la bouteille et des proportions à observer. Il lui semble ainsi être plus à même de contrôler son travail.

Mais la grande amie des aveugles, c'est la balance, une balance légère, sensible, avec aiguille et repère tangibles, bien entendu, et disposée à la portée de la main. Avec un minimum d'effort, d'initiation, on arrive aisément à peser au gramme près. On y adjoindra deux ou trois récipients en aluminium ; légers, différents de forme pour être vite reconnus, et pour chacun, une tare distincte, facilement identifiable également.

Soit, par exemple, à préparer 150 gr. de sucre-semoule, 120 gr. de fécule, etc. : vite l'un des récipients dans l'un des plateaux, sa tare dans l'autre en compagnie des 150 gr. ; de la main droite, on verse le sucre, tandis que de l'autre, on surveille l'aiguille à petites touches délicates ; on opère de même avec le récipient et la fécule. En prévision de recettes où les quantités sont exprimées en cuillerées, tasses, etc..., la ménagère aveugle soigneuse a déterminé d'avance, avec l'aide d'une personne voyante, ce que pèsent les cuillerées, le contenu d'une tasse, d'un verre d'eau, de lait, de rhum, d'huile, de farine, de sucre, etc... On verse très facilement et avec sécurité à partir d'une bouteille ou d'un pot dans un bol largement ouvert placé sur la balance. Il suffit seulement d'augmenter son attention ou la maîtrise de soi lorsque, touchant à peine l'aiguille ou encore le bord du plateau, on sent que la résistance va disparaître et l'équilibre s'établir. Nous verrons plus loin quels services rend encore la balance pour la confection d'un biberon.

Lorsqu'on est persuadé de ne pas pouvoir réussir un travail, on ne pense même pas à l'entreprendre. Le fait s'est produit chez quelques femmes aveugles en ce qui concerne la séparation du blanc des œufs d'avec le jaune. Quelle dépendance que de ne pouvoir, sans le secours d'une femme voyante, se régaler d'une mousse au chocolat ! On trouve bien dans le commerce des séparateurs plus ou moins maniables par les aveugles. Ils ne donnent pas plus de certitude que le petit trou pratiqué à l'extrémité de la coquille par certaines femmes aveugles et par lequel s'écoule le blanc : si l'on attend trop longtemps, le jaune fait son apparition et tout le monde sait qu'alors l'opération est manquée. Nous voudrions donner aux femmes aveugles qui ne s'y sont pas encore essayées, la certitude qu'il est facile pour elles d'opérer comme les voyantes en cassant l'œuf par le milieu et en faisant passer le jaune d'une demi co-

quille dans l'autre. Celles qui voudraient tenter cette expérience n'ont qu'à s'y exercer sur des œufs à utiliser entiers, pour une omelette par exemple, alors que l'insuccès est sans conséquence.

Un trop grand nombre de voyants ont une peur terrible du feu et de l'eau bouillante pour les aveugles. Parmi ceux-ci, quelques-uns épousent cette frayeur. Pourtant, les objets brûlants ne seraient véritablement de terribles ennemis que s'ils ne revelaient pas leur présence à distance par le rayonnement même qui s'en dégage, et si nous étions sans action sur eux. Le jet de vapeur qui s'echappe de la marmite, la flamme du gaz, les plaques chaudes de la cuisinière se trouvent en des endroits bien déterminés, connus ou repérables ; ils ne vont pas au-devant de nous ; c'est nous qui avons la maîtrise de notre approche. D'autre part, chacun peut s'en assurer, on ne risque pas de se brûler en touchant avec légèreté, adresse et rapidité, autrement dit en effleurant le sommet de la flamme du gaz, la surface de l'eau bouillante (à la rigueur avec un doigt mouillé, par exemple) les parties brûlantes d'une cuisinière. Ne dit-on pas que les fondeurs partagent une coulée de métal en fusion en la fendant très rapidement de leur bras mouillé ?

C'est donc sans crainte aucune que la cuisinière aveugle exercée fait cuire ses aliments. Si le gaz qu'elle enflamme, avec un allume-gaz quelconque ou une allumette n'a pas fait entendre de bruit caractéristique, elle le caresse à distance de la main pour s'assurer qu'il est bien allumé. Elle reconnaît à l'audition que l'eau bout et retire le couvercle de manière que le jet de vapeur ne lui arrose pas le visage. Veut-elle contrôler que le lait recouvre bien le riz dont elle fera un gâteau, elle effleure le liquide bouillant avec le doigt. Elle reconnaît que le four est chaud à point en y plongeant la main avec fermeté et prudence. Et s'il s'agit de saisir un beefsteak, elle qui ne voit pas fumer la graisse, tenant sa viande à distance au bout d'une fourchette, elle en applique une petite surface sur le fond de la poêle : à la qualité du grésillement qui en résulte, elle sait s'il faut plonger le beefsteak tout entier ou attendre quelques instants encore.

Il nous est impossible de passer ici en revue toutes les opérations qu'appelle la préparation d'un repas un peu compliqué. Nous pensons que l'aperçu que nous en avons donné permettra aux non initiées d'imaginer l'infinité des petites ruses qu'utilisent les femmes aveugles pour satisfaire leur propre gourmandise ou celle de leur mari et de leurs enfants.

IV

LES ACTIVITÉS DOMESTIQUES

La Couture

La femme aveugle qui coud provoque chez ceux qui la regardent un sentiment mêlé d'émerveillement, de stupeur, voire d'incrédulité. Cuisiner, savonner ou repasser, passe encore ; mais se retrouver dans la multiplicité des « découpes » à pratiquer pour tailler un vêtement, mais enfiler des aiguilles, de très fines aiguilles, aligner des petits points qu'il faut rendre quasi-invisibles, se servir d'une machine à coudre, voilà qui est considéré comme impossible. Une jeune fille contemplant un jour une petite jupe de fillette, confectionnée par une maman complètement aveugle, ne trouva que ce simple compliment qui en dit long sur le désarroi intellectuel des voyants devant ce problème : « Il faut tout de même que vous y voyiez bien de près pour faire cela ».

En fait, la proportion des femmes aveugles qui cousent est faible, même parmi celles qui sont convenablement réadaptées aux autres activités féminines. Raison de plus pour examiner les techniques mises en œuvre par celles qui n'ont pas reculé devant la difficulté. Souhaitons que cela serve à accroître le nombre des courageuses.

La Coupe. — Première observation : une aveugle peut certes couper en se guidant sur un tracé en relief, mais il lui est beaucoup plus facile d'introduire les ciseaux dans un pli et de tailler en suivant ce pli. Tout revient donc à réaliser des plis directeurs. Pour débiter selon le droit fil des morceaux de tissu de dimensions données, la femme aveugle commence naturellement par prendre des mesures avec un mètre ruban gradué en relief (1), et elle marque des repères à l'aide d'épingles. Si elle a affaire à un tissu qui peut être déchiré sans inconvénients, elle profite de l'occasion qui lui est offerte, en ralentissant son mouvement lorsque la déchirure s'approche du repère terminal. Mais toutes les étoffes ne se prêtent pas à une telle manœuvre, et les bords d'un tissu déchiré manquent souvent de netteté. Les aveugles emploient alors la méthode du fil tiré. On pratique une petite échancrure, sur les bords ou dans le fond de laquelle, à l'aide d'une aiguille ou de l'extrémité des doigts, on isole un fil ou un faisceau de fils, que l'on tire délicatement. Le tissu fronce le long de ce fil, marquant une direction tangible ; après s'être assuré que

(1) Les graduations sont marquées, soit par des œillets, soit par des traits (points de piqûre, par exemple). Le trait permet une précision plus grande que l'œillet.

cette direction est la bonne, on fait doucement avancer les premières fronces, en arrière desquelles le fil rendu tangible deviendra la crête d'un pli que l'on fixera immédiatement avec une épingle ou un bâti. Il peut arriver que le fil directeur casse ou disparaisse sous le doigt. Ce n'est pas une catastrophe : il suffit de couper suivant le pli déjà formé, puis de reprendre l'opération précédente à partir de cette nouvelle entaille. Tout cela est beaucoup plus rapide à exécuter, plus facile à montrer qu'à décrire sur papier.

Quand le tissu ne se prête pas au tirage d'un fil, quand on doit tailler dans le biais ou suivant une courbe concave ou convexe, on pose des jalons aux points importants, et l'on procède comme le dessinateur qui construit « par points » une figure curviligne qu'on ne peut réaliser au compas, et qui, entre deux points de repère, infléchit son tracé, de façon à ce que l'ensemble ne soit pas une ligne brisée. On conçoit par là que tailler un vêtement, une robe de chambre ou un tablier d'enfant, par exemple, ne soit pas acte interdit à une aveugle, à condition, bien entendu, qu'elle ait quelques connaissances théoriques sur les règles de la coupe. Celles qui préfèrent se fier à un patron faufilent solidement celui-ci sur leur étoffe ; à distance convenable du bord de ce patron, elles forment le pli de proche en proche et taillent au fur et à mesure. Celles qui ont pris l'habitude de tailler directement le font avec la même aisance. Prenons comme exemple la confection d'une robe de chambre. Pour en tailler le dos, la praticienne s'étant préparé une coupe de tissu de longueur et de largeur convenables, commence par marquer le milieu dans le sens de la hauteur, à l'aide d'un assez gros fil. Ensuite, appliquant l'étoffe sur le destinataire du vêtement ou sur un mannequin, elle plante une épingle à la nuque, aux extrémités de l'épaule, aux points principaux de l'emmanchure, etc..., et ainsi, toujours avec son gros fil à bâtir, elle a la possibilité d'obtenir un dessin tangible semblable à celui que réalise le tailleur avec sa craie. Quiconque se rapelle quel usage le tailleur voyant lui-même fait du toucher au cours de ses essayages ne sera point surpris du succès de l'entreprise.

L'enfilage des aiguilles. — « Mais comment faites-vous pour reconnaître la couleur de votre fil ?... Et pour enfiler vos aiguilles ?... Sans voir... » Nous ne croyons pas qu'il faille insister sur la réponse à donner à la première de ces questions. Personnellement, nous distinguons notre fil blanc tout simplement en introduisant dans l'axe de la bobine un petit morceau de carton enroulé, et, si nous avons à travailler sur un tissu de couleur déterminée, nous enfermons le fil qui lui est assorti dans la pichette ou le carton où nous serrons l'ouvrage à réaliser ou en cours. Affaire d'ordre, rien de plus.

Les aiguilles à mousqueton, dites « aiguilles d'aveugles », sont maintenant bien connues du grand public, puisque les personnes âgées les utilisent. Les « enfile-aiguilles » le sont peut-être moins, bien qu'on les trouve

dans le commerce. Les voyants les emploient surtout pour les aiguilles à machine. Il en existe à boucle et à crochet. L'inconvénient de ces appareils, que l'aveugle utilise pour l'enfilage des aiguilles ordinaires, est qu'ils sont assez fragiles : fréquemment employés, ils ne durent guère. Quelques-unes enfilent leurs aiguilles en introduisant obliquement dans le chas la pointe d'une autre aiguille qui sert de crochet. Enfin quelques privilégiées de l'adresse parviennent même à introduire le fil sans aucun accessoire.

La Couture à la Main. — La régularité des points est, pour une voyante même, surtout fonction du geste ; leur petitesse s'obtient progressivement au fur et à mesure qu'on acquiert de la rapidité et de la sûreté. Disons toutefois que l'aveugle, plus que la voyante, a intérêt à se servir d'aiguilles à pointe très fine, parce que, à geste égal, l'aiguille fine mordra moins de tissu que la grosse. Inutile d'insister, n'est-ce pas, sur la possibilité pour une aveugle de « coudre droit » : comme pour couper, elle a à sa disposition le fil tiré, les repères, le bâti tangible, le pli de l'ourlet ou de la couture rabattue. Ajoutons qu'à force d'entraînement, on en vient à se passer de quelques-uns de ces guides, si précieux pour les débutantes.

La Couture Mécanique. — Ici l'épouvantail, pour l'aveugle comme pour son entourage, c'est la crainte de s'empaler le doigt. Mais, quand on a compris une fois pour toute que la terrible aiguille n'est animée que d'un mouvement de va-et-vient vertical, on met sans hésiter son doigt à l'entrée de la fente du pied-de-biche pour veiller à ce que le faufilage ou le pli de l'ourlet suive la direction de cette fente. De temps en temps, on porte la main en arrière du pied-de-biche ou à l'arrivée du fil, sur la tête de la machine, pour s'assurer que le fil n'est point cassé. Les aveugles, — c'est là un fait d'expérience — utilisent n'importe quelle machine, même équipée d'un moteur.

La Reprise. — Il y a reprise et reprise. Nous ne connaissons pas de femmes aveugles qui soient capables d'exécuter une reprise impeccable dans du nansouk ou du linon. Par contre, nous pouvons affirmer qu'une reprise réalisée avec de la laine à tricoter dans un lainage ou de la flanelle peut être parfaite. Entre ces extrêmes, s'insère toute une gamme de difficultés, que chaque femme aveugle tente de surmonter selon son habileté et sa persévérance.

A notre avis, deux principes sont à observer : 1° Monter toujours un nombre pair de fils de chaîne, de façon à ce que, si l'on commence un rang de tramme en prenant par dessous, par exemple, à une extrémité, le rang suivant débute de même à l'autre extrémité ; on évite ainsi des erreurs d'alternance qui rompraient l'harmonie du damier. 2° Ecarter suffisamment les fils de chaîne pour être sûr de n'en prendre qu'un seul à la fois, quitte à multiplier et serrer les fils de trame. Le reste n'est plus qu'affaire de toucher, d'attention et de patience.

V

LES ACTIVITÉS DOMESTIQUES

La Maman Aveugle

On nous a écrit pour nous poser, au sujet de la maman aveugle, quelques questions qui peuvent être résumées ainsi :

1° Comment avez-vous fait pour élever vos enfants ?

2° N'avez-vous pas eu recours à l'aide constante d'une tierce personne clairvoyante ?

3° Que pensez-vous de la généralisation du mariage et de la maternité pour une femme aveugle surtout lorsque celle-ci risque de transmettre son infirmité à sa descendance ?

La suite du présent article répondra aux deux premières questions. Quant à la troisième, elle dépasse le but que nous nous sommes assignés et qui ne va pas au delà de l'observation objective des activités domestiques que nous savons réellement être pratiquées. La seule opinion qu'il nous soit possible d'émettre ici est celle-ci : quiconque, homme ou femme, se sachant porteur d'une déficience physique ou mentale héréditaire et qui accepte de propos délibérés de la léguer à ses enfants, assume une terrible responsabilité. C'est là affaire de credo philosophique et de conscience personnelle.

Avoir des enfants et les élever, c'est pour tout le monde une responsabilité et une charge. Mais, pour la femme aveugle, le fardeau s'alourdit de toute l'attention qu'elle doit apporter, sans défaillance, dans sa tâche maternelle pour suppléer à la vue manquante ; le développement harmonieux d'un être vivant ne tolère aucune négligence, aucun relâchement. Nous nous limiterons ici aux soins à donner au bébé. On peut les diviser en trois groupes : soins de propreté, alimentation, surveillance de la santé.

L'aisance et la rapidité avec lesquelles une jeune mère déshabille et habille son enfant dépendent surtout de l'adresse manuelle. La femme aveugle ne devrait ici rencontrer aucune difficulté. Les plus adroites n'ont même pas eu besoin de démonstrations ; elles se sont contentées de quelques explications ou de la lecture de l'un de ces manuels de puériculture dont s'inspire toute future jeune maman. Celles qui se sentent

moins sûres d'elles peuvent en tous cas s'exercer sur un gros poupard ou sur un bébé plus âgé (six mois environ), plus souple et moins fragile.

Baigner un nouveau-né est certes beaucoup plus impressionnant. Il faut aller vite pour que le bébé n'ait pas froid ; il faut veiller à ce que l'eau du bain ne pénètre ni dans sa bouche, ni dans ses yeux, ni dans ses oreilles. Qu'on m'excuse, à titre d'exemple, de me référer à mon expérience personnelle :

J'avais à ma disposition tout à côté de la petite baignoire une planche — une table peut en tenir lieu — capitonnée d'une couverture amovible, sur laquelle j'étalais d'avance et dans l'ordre suivant : le lange propre de l'enfant, ses couches dont le bord supérieur correspondait au niveau de la ceinture du bébé, un lange ou linge protecteur, le peignoir de bain, bien étendu ; un second lange ou linge protecteur ; un peu plus haut, que l'emplacement probable de la tête, à portée de la main, étaient les brassières, la poudreuse, le tube de pommade, la bande ombilicale, un petit coffret de bois contenant coton, alcool, etc. La température du bain, appréciée au coude, étant convenable, le poupon était posé sur le lange protecteur supérieur, débarrassé de ses couches souillées (jetées dans un seau situé à proximité). Posément, les épingles étaient enlevées, tous les cordons dénoués, la bande retirée ; le bébé était savonné sur sa planche et sous ses brassières, la tête exceptée. Ensuite, retirant prestement les brassières, j'installais l'enfant dans mon bras gauche, sa tête au creux du coude, tandis que la main droite soutenait le siège et les jambes de l'enfant, et je le plongeais dans l'eau, libérant ma main droite lorsque je sentais son siège appuyé sur le fond de la baignoire. Cette main droite commençait par surveiller que la poitrine était bien immergée et le menton bien émergé, puis, d'un geste rapide, je faisais glisser à terre le lange protecteur et tout son contenu de linge souillé, de façon à découvrir le peignoir. La tête était savonnée, rincée, et le petit corps, toujours maintenu dans mon bras gauche — pour la circonstance nu jusqu'à l'épaule — était transporté sur son peignoir, enroulé, frictionné, etc. Tout était si bien ordonné que, durant toutes ces manœuvres, mes pieds demeuraient pratiquement sur place.

L'alimentation d'un nourrisson est affaire particulièrement délicate. Beaucoup pensent que là l'intervention d'une tierce personne voyante est indispensable. Voici pourtant quelques manières de procéder qui donnent de l'indépendance :

Pour ce qui est de la propreté du matériel (biberon, tétine, petite cuiller, etc.), il n'y a qu'à se conformer strictement aux prescriptions de tous les manuels de puériculture. En faisant vraiment bouillir la tétine dans un porte-tétine, on ne risque pas de toucher du doigt le téton lorsqu'on sort cette tétine de l'eau de stérilisation. De plus, les mains de la mère aveugle, qui devront toucher le menton, voire les lèvres de l'enfant

pour faire boire celui-ci, seront fréquemment lavées au savon de Marseille, essuyées avec des linges souvent changés, tandis que le bout des doigts sera frotté avec un petit tampon imbibé d'alcool à 90°. En règle générale, la mère aveugle ne doit pas hésiter à utiliser un matériel moderne, aussi simple que commode : ouvre-boîte, couvercle strérilisable pour boîtes de lait condensé ou en poudre ; gaze en accordéon entourée de papier ; ou, à défaut, carrés de linge usé, aseptisés au fer chaud, etc.

Nous avons antérieurement parlé du précieux secours apporté par la balance à la cuisinière aveugle. Ce secours est plus appréciable encore pour la préparation des biberons. Il est alors recommandé d'employer des biberons à large ouverture, et une petite casserole en aluminium mince, très légère et à bec effilé. L'opération se fait directement sur la balance, la bouteille étant soigneusement tarée. Prenons pour exemple le cas le plus difficile : recours au lait condensé sucré ; dose : 40 gr. de lait condensé, 120 gr. d'eau. Contrairement à l'usage ordinaire, la maman met le lait condensé d'abord ; elle laisse celui-ci s'écouler lentement dans le biberon à partir d'un petit trou pratiqué sur le bord du couvercle de la boîte, tout en guettant de la main gauche le moment précis où l'équilibre va s'établir. Si ce point a été dépassé, on conserve ainsi la possibilité d'évacuer l'excédent. On pratique de même pour les 120 gr. d'eau. Si là encore il y a excès, le mélange lait-eau ne s'opérant que lentement en dehors de toute agitation, on a aussi la possibilité de se débarrasser du trop-versé. Quant aux « peaux » du lait bouilli, aux grumeaux qu'une aveugle risque de laisser dans le délayage du lait en poudre ou de la farine, on les élimine grâce à un petit tamis, dans lequel le délayage peut même se faire directement.

En vue de confirmer l'impossibilité pour une aveugle de surveiller la santé de ses enfants, on nous a rapporté des cas impressionnants. L'une a perdu son bébé « parce qu'elle n'a pas *vu* qu'il avait la rougeole et qu'elle l'a sorti comme d'habitude » ; une autre « parce que l'enfant suçait une tapisserie faute de surveillance ». Nous n'avons nullement l'intention de contester l'authenticité de ces faits. Nous remarquerons seulement que les nombreux enfants accidentés amenés chaque jour dans les hôpitaux n'ont tout de même pas tous une mère aveugle. Une maman éduquée, qui s'occupe intelligemment de son enfant le connaît si bien qu'elle est frappée par la moindre anomalie que présente sa santé. La peau légèrement entamée par l'érythème, le moindre bouton, l'aspect de l'épiderme d'un fiévreux (de petites croûtes au coin des yeux ou du nez) n'échappent pas au doigt qui sait toucher ; de même que l'enflure des ganglions de l'aîne, de l'aisselle ou du cou ; de même encore que la température anormale des mains, du nez, des joues et le rythme insolite du pouls. Voilà déjà suffisamment d'éléments susceptibles d'alerter une mère vigilante et avertie. C'est alors qu'elle n'hésite pas à recourir à des yeux complaisants pour lire la température indiquée par le thermomètre,

température qu'elle a d'ailleurs prise elle-même au premier signal d'alarme, ou encore pour regarder les yeux, la gorge, le faciès. Et si elle n'a personne près d'elle, il y a toujours dans les environs un médecin, un pharmacien, une assistante sociale, une infirmière, une religieuse. Il est bien rare en effet qu'une aveugle vive complètement isolée, loin de tout contact humain.

Nous avons dû ici donner beaucoup de détails. Nous aurions pu en fournir bien d'autres, en particulier sur les enfants commençant à marcher et s'apprêtant à commettre de nombreuses sottises. La place nous manque. Disons seulement que la future mère aveugle doit apprendre à être attentive, rusée, mais toujours pleine de tact.

VI

UNE RÉALISATION DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAUY

Dans le tout premier article que nous avons consacré aux activités domestiques exercées par la femme aveugle, nous avons promis de nous appuyer que sur des exemples réels et actuels, vérifiables. Nous avons tenu parole. Mais nous savons fort bien qu'affirmer par écrit n'est pas prouver et que nos assertions se sont heurtées à un certain scepticisme. Aussi, sommes-nous d'autant plus portés à rendre hommage à l'Association Valentin Haüy à Paris, qui vient de faire, dans ce domaine, un acte de foi. En effet, dans le cadre de son Centre d'Apprentissage et sur l'initiative de M. Lecogne, Directeur de ce Centre, elle vient de créer une section pour la Réadaptation des Femmes Aveugles à la Vie Domestique.

Les femmes qui se voient privées de la totalité ou d'un fort pourcentage de leur vision ne réagissent pas toutes de la même manière au handicap qui les afflige. Quelques-unes, après l'inévitable et compréhensible choc affectif, tendent progressivement à retrouver leurs activités d'antan : ce sont les actives, les combattives, celles qui aiment la vie et ne tiennent pas à la laisser briser par une infirmité dont elles veulent triompher. Celles-là sont douées d'un esprit d'initiative qui est partie intégrante de leur tempérament ; elles cherchent sans cesse et elles trouvent d'elles-mêmes, les suppléances convenables qui leur permettent d'exercer n'importe quelle activité domestique ; au besoin, elles se renseignent sur ce qui se pratique ailleurs et en font leur profit ; elles améliorent sans cesse leurs techniques pour réaliser toujours plus vite et mieux. En général, de telles femmes ont été regardées par les clairvoyants, et par les autres aveugles même, comme des exceptions, « des phénomènes » douées de pouvoirs mystérieux qui ne sont pas accordés à tout le monde. D'autres, sont aussi désireuses de vivre, aussi actives que les premières, mais elles ont moins de foi en leurs capacités et sont moins ingénieuses ; il suffit cependant qu'on les mette sur la voie pour qu'elles se lancent à leur tour et n'aspirent qu'à progresser. Enfin, il en est qui, énergiquement soutenues par un entourage farouchement sceptique, se condamnent à subir leur infirmité par ignorance, par doute d'elles-mêmes, par inertie. Ce sont ces dernières qui offrent aux assistantes sociales averties et dévouées aux aveugles, l'occasion d'exercer leur talent de persuasion. C'est qu'il n'est pas toujours facile de faire comprendre aux parents qu'ils ne sont

pas éternels et qu'ils seraient beaucoup moins angoissés s'ils avaient la certitude que, eux disparus, leur fille, rendue plus indépendante, serait mieux armée pour faire face à la vie.

L'ouverture de cette section de réadaptation des femmes aveugles à la vie domestique ne remonte qu'aux premiers jours de mai dernier. Disons maintenant quelques mots sur son fonctionnement, les buts poursuivis, l'état d'esprit des premières élèves, les résultats obtenus après deux mois de travail.

Nous insistons sur le mot réadaptation. Il ne s'agit pas en effet d'enseignement ménager ; tel celui qu'on dispense dans les écoles ou les cours du soir, et comportant des leçons théoriques sur l'hygiène, la composition chimique des aliments, leur valeur en calories, etc. Bien qu'aucun conseil de cet ordre ne soit refusé aux élèves, celles-ci, en principe, sont censées, en tant qu'anciennes voyantes, avoir une pratique suffisante du ménage. Nous avons spécifié « en principe » car personne n'est exclu, et les aveugles de jeune âge n'ayant reçu aucune initiation préalable seront également bien accueillies.

Notre but est d'apprendre à travailler sans le secours des yeux, de faire part aux nouvelles venues des résultats obtenus par leurs devancières qui, elles, ont longuement et péniblement tâtonné — d'exercer leur main et leur attention et surtout leur inculquer cette idée qu'elles doivent et qu'elles peuvent, dans de très nombreux cas, contrôler leur travail toutes seules, sans le secours d'une personne clairvoyante. Exécuter soi-même un ouvrage c'est bien ; voir qu'on a bien ou mal fait, et être en mesure de le recommencer au besoin, c'est l'indépendance, dont la privation est pour les femmes aveugles une cause de si grande souffrance.

Le petit noyau d'élèves qui s'est présenté à l'ouverture des cours faisait partie de la seconde catégorie d'aveugles dont nous avons parlé plus haut : elles attendaient avec impatience le moment de sortir de leur inaction ; elles ne se rendaient pas encore très bien compte de ce qu'on allait leur enseigner, mais elles étaient sûres d'apprendre quelque chose et apportaient d'avance toute leur bonne volonté. En général, elles s'étaient toutes remises au ménage (balayage, époussetage, lavage, même repassage) ; elles pelaient des pommes de terre « comme elles pouvaient », disaient-elles ; quelques-unes tricotaient, d'autres n'avaient pas encore pu réaliser l'image tactile de la maille et s'embrouillaient ; et, si certaines étaient capables de compter mailles et rangs, très peu étaient en mesure de relever des mailles tombées et de les retricoter. Elles avaient, en général, abandonné la couture bien que l'une eût travaillé dans la confection et qu'une autre eût fait un apprentissage de lingère. Quant à l'usage de la machine à coudre, il ne pouvait en être question, tant cela paraissait dangereux. La mère de l'une de nos apprenties avait interdit à sa fille, dont la vue était par trop insuffisante, de toucher à la machine à coudre, de peur que celle-ci ne fût endommagée. Rapportons en passant

une autre interdiction : une femme de 40 ans, qui avait perdu la vue à l'âge de 19 ans, n'était pas autorisée à allumer le gaz.

Lors des manifestations qui précédèrent la translation des cendres de Louis Braille au Panthéon, l'Association Valentin Haüy avait convié les délégations françaises et étrangères à visiter ses locaux et à se rendre compte de ses activités. Naturellement, les élèves du Centre d'Apprentissage furent invités à montrer leur acquis. A la section des travaux féminins, on avait laissé de côté le métier à tisser, comme présentant moins d'originalité. Les visiteurs purent juger des résultats obtenus dans d'autres domaines après six semaines d'exercices : une aveugle complète repassait des chemises d'hommes, des robes d'enfants, des cols brodés empesés ; de temps en temps, elle abandonnait cette tâche pour doser à un ou deux grammes près une quantité demandée d'eau en la versant sans entonnoir dans un pot à confitures de 55 millimètres de diamètre, posé sur une balance et taré ; ou encore pour peler des pommes de terre crues ou cuites à l'eau, délayer de la farine sans laisser de grumeaux ; et tout cela suivant les techniques que nous avons exposées dans une précédente page. Une jeune fille de 25 ans, qui avait appris à coudre autrefois, mais qui ne cousait plus depuis 4 ou 5 ans, faisait à la main, à tout petits points des nervures parallèles, et enfilait ses aiguilles (du numéro 9) sans s'aider d'aucun appareil spécial. Une troisième, après avoir tiré elle-même un fil dans un coupon de rayonne, débitait des bandes de tissu en suivant la trace de ce fil tiré ; elle s'exerçait également à exécuter des reprises régulières en utilisant un petit cadre de fil de fer de 5 centimètres sur trois et du coton à tricoter. Une élève piquait avec une machine électrique ; une autre garnissait de croquet un rectangle de rabane.

Ce n'est là, certes, qu'un modeste début. Mais les résultats nous paraissent si probants qu'ils nous confirment dans la foi que nous avons essayé de faire partager dans ces lignes sur la possibilité pour une femme aveugle de mener une vie quasi-normale.

VII

NÉCESSITÉ D'UNE FORMATION APPROPRIÉE

Les expériences tentées et réussies dans leur intérieur par bon nombre de femmes aveugles, et confirmées par l'essai que vient de faire l'Association Valentin Haüy, à Paris, — essai qui a fait l'objet de notre dernier article, — apportant la preuve que la femme aveugle peut exercer la quasi totalité des activités domestiques, il semble que nous pouvons maintenant conclure par quelques réflexions sur la nécessité d'une préparation appropriée.

Deux raisons militent en faveur d'une telle formation :

1° Chez la petite fille aveugle, ou simplement atteinte de déficience visuelle, l'initation spontanée est nulle ou considérablement réduite. Lorsqu'elle se voit dans l'obligation de s'initier sérieusement aux pratiques ménagères, la jeune fille voyante, du seul fait qu'elle a observé sa mère, les amies de sa mère et ses propres amies, et qu'elle a regardé les étalages des magasins, possède déjà en puissance l'image des buts à atteindre et des gestes à accomplir pour y parvenir.

A la petite fille aveugle, il faut apprendre non seulement ce qu'est la propreté et l'ordre en soi, mais encore qu'il existe pour l'œil une harmonie des dispositions, des formes et des couleurs qu'elle n'a pas le droit d'enfreindre si elle veut vivre, elle, élément d'une minorité, au sein de la majorité des normaux. Une pièce, si bien balayée, si bien essuyée soit-elle, ne sera ni accueillante ni agréable à un entourage ou à des visiteurs clairvoyants si la disposition des meubles ne répond pas aux exigences de la perspective et de l'équilibre réclamés par l'œil, si l'on n'y retrouve pas un souci, si minime soit-il, d'évoluer dans un intérieur tant soit peu orné.

Par exemple, une femme aveugle qui, pour circuler aisément dans sa salle à manger entre les repas, repousserait la table contre un mur, juchant au besoin les chaises sur la table, sacrifierait à une commodité toute personnelle la formation sociale de ses enfants, ou, plus simplement, courrait grand risque de se singulariser en heurtant les habitudes d'ordre esthétique de ses visiteurs, attendus ou inopinés.

Ce que nous avons dit dans notre précédent article de la diversité des réactions des femmes aveugles en face du problème de leur réadaptation

à la vie domestique nous dispensera d'insister sur la nécessité d'une formation appropriée pour les tard-venues à la cécité. Il faut pourtant remarquer que celles-ci accèdent à leur infirmité, plus ou moins brutalement, mais toujours avec les préjugés qu'elles avaient la veille sur l'impossibilité ou l'extrême difficulté d'accomplir la moindre action sans le secours de la vue. Ce n'est pas là, avouons-le, une condition spécialement favorable à la découverte spontanée d'une technique de réajustement à une vie nouvelle. D'autre part, tout essai qui s'est soldé par un échec est plus nuisible qu'utile : l'aveugle perd complètement confiance, et, ce qui est plus grave encore, l'entourage se trouve confirmé dans son opinion que toute velléité d'activité de la part de la déficiente est vaine.

Or, souvent, il y a échec et, par suite, abandon et découragement, parce que, par ignorance, il n'y a pas eu recours aux procédés de suppléances qui ont fait leurs preuves.

2° Il y a obligation de dispenser un enseignement domestique aux jeunes filles aveugles pour des raisons pécuniaires. Comme nous l'avons observé en ouvrant cette série d'articles, la position économique des femmes aveugles est en général beaucoup plus précaire que celle des voyantes. Les moindres ressources de leur maigre budget constituent pour elles un trésor qu'il importe de ne pas gaspiller. Être capable de laver et repasser soi-même vêtements, rideaux, etc..., d'entretenir les couvertures, de teindre, de confectionner jupes, chemisiers, robes de chambre, etc., représente un appréciable « manque à dépenser ». Une robe de chambre vaut actuellement en magasin environ 7.000 francs ; en coupon, le tissu nécessaire à la confection d'un article équivalent ne vaut que 3.000 francs environ. Quelle économie, surtout si l'on songe qu'il faut moins de temps pour tailler et piquer une robe de chambre que pour tricoter à la main un pull-over, travail qui, bien payé, ne rapportera guère plus d'un millier de francs.

L'école d'aveugles n'a pas seulement pour but de cultiver l'intelligence, de meubler l'esprit ou de socialiser les comportements de ses élèves. Elle aura à cœur de ne s'en séparer qu'après avoir mis entre leurs mains les armes qui leur permettront de faire face à la vie. L'aptitude à éviter de multiples et menues dépenses n'est pas la moindre de ces armes. D'ailleurs, l'habitude de manipuler tissus, fils, aiguilles fines, de couper selon des formes et des mesures données, plus généralement, d'effectuer des travaux minutieux comportant des gestes précis, confère aux aveugles qui s'y adonnent une adresse particulière. Et cette habileté permet d'envisager sous un nouvel angle l'étude de nouveaux débouchés professionnels. Enfin, quelle indépendance pour la tricoteuse qui, grâce à cette formation, peut relever les mailles tombées, les retravailler, assembler les diverses parties du vêtement qu'elle a préparées ! Sachant mesurer et tailler, elle est plus à même de présenter à sa clientèle un ouvrage élégant et bien adapté.

VIII

LES CONDITIONS MORALES

Pouvoir et devoir adapter ou réadapter les femmes aveugles à la vie domestique, c'est bien. Mais il faut encore le vouloir et consentir à les placer dans des conditions morales et matérielles favorables. Les conditions morales peuvent se résumer en deux formules : ne pas considérer *à priori* la cécité comme une catastrophe irréparable ; admettre socialement que soit créé entre aveugles et voyants un climat particulier de simplicité réciproque. Quant aux conditions matérielles, elles découlent fréquemment des précédentes et résident dans une adaptation quasi-individuelle aux progrès de la technique moderne.

La plupart des aveugles, hommes ou femmes, ont sur l'incapacité des femmes aveugles les sentiments qu'ils ont hérités de leur entourage clairvoyant. Il est actuellement des femmes aveugles d'âge moyen qui, admirant ce que réalisent certaines de leurs compagnes, répètent comme un leitmotiv: « Elles y arrivent; moi, je n'y parviendrai jamais. » Comment le savent-elles ? elles n'ont jamais essayé. De même, autrefois, les ouvriers, les paysans étaient persuadés que la science et les leviers de commande n'étaient pas faits pour eux, alors qu'aujourd'hui, la sélection se fait à la sortie de l'école et non pas à l'entrée : il n'y a plus pour eux de prédestination. Une enfant aveugle qui a toujours été plongée dans la désolation parentale muette ou exprimée à propos de son infirmité, qu'on a toujours écartée de la vie de tout le monde pour éviter l' « accident » ou par croyance à une incapacité foncière, une telle enfant est marquée pour longtemps : elle est inhibée d'avance.

Bien entendu, il ne s'agit pas de minimiser les effets nocifs de la cécité ; mais il est, en tous cas, plus grave de les exagérer. Qu'on nous permette une comparaison. Pierre mesure 1 m. 80, il atteint sans effort ce qu'il désire prendre sur une étagère. Paul ne mesure que 1 m. 60 ; pour effectuer la même opération, il lui faut grimper sur un tabouret, ou alors renoncer. Il est évidemment moins commode de n'avoir que 1 m. 60, mais celui qui a pris l'habitude d'utiliser tabouret ou escabeau le fait avec aisance : non seulement, il n'y porte plus aucune attention, mais encore, ce qui est plus important, son entourage non plus ne s'en soucie pas. Eh bien ! s'il faut évidemment que les aveugles sachent qu'ils ne

disposent pas des mêmes commodités naturelles que les autres, il faut les élever dans cette idée que, plutôt que de renoncer à la vie normale et à tout le bonheur qu'elle peut encore leur apporter, ils auront à « voiturer leurs tabourets », ce qui signifie pour eux se forger des armes ou utiliser les armes que leurs pareils se sont forgées. Ils devront, pour aboutir à un même résultat, déployer plus d'effort, plus d'attention que les voyants, mais ils sauront aussi que l'enjeu en vaut la peine et qu'être actif, c'est vivre.

Quant au climat de simplicité que nous appelons de nos vœux, il est difficile d'en donner une idée par de simples définitions : mieux vaut que cette notion se dégage d'elle-même des exemples que nous nous proposons de citer.

En voici un, absolument authentique. Le mari d'une aveugle reprocha un jour avec véhémence à sa compagne d'avoir laissé l'un de leurs enfants, alors âgé d'une dizaine d'années, se présenter à table avec les mains sales. Il y avait des invités, d'où blessure d'amour propre du mari. La femme, pour s'excuser, allégua son mauvais état de santé du moment et les préoccupations que lui causaient des circonstances extérieures particulièrement défavorables. Elle objecta encore que les enfants d'une voisine de même milieu social, mais clairvoyante, avaient été rencontrés plus d'une fois jouant seuls dans la rue et ramassant n'importe quoi dans le ruisseau. Le mari s'en tenait à la thèse suivante : une femme aveugle doit être plus vigilante qu'une voyante, sans quoi, toute défaillance de sa part sera inscrite au compte de sa cécité et non à celui des circonstances. Cela revient à dire que, parce qu'une femme est aveugle, il ne lui est pas permis d'être malade, fatiguée, ennuyée, de commettre une étourderie comparable à celle des clairvoyants qui oublient leur gâteau dans le four, leurs gants et leur parapluie dans le train, leur porte-monnaie sur un comptoir, à celle des mathématiciens et des savants, Ampère, par exemple, que non seulement on admet, mais dont encore on se contente de faire des anecdotes. N'aurait-il pas été plus simple qu'un membre de la famille présent au dîner, voire l'un des invités, ait discrètement révélé à la maman ou au garçonnet que celui-ci avait omis de se laver les mains ? Bien des chagrins auraient été évités.

On nous a objecté que socialement il était délicat de faire ce qui pourrait ressembler à « des observations », ce qui pourrait être interprêté comme « une critique ». Il devrait pourtant être possible dans bien des cas de discerner l'accident imputable à la seule cécité (un papier traînant sur un plancher parfaitement ciré, par exemple) de ce qui est l'effet ordinaire d'un tempérament peu enclin au travail, à l'ordre, à la propreté. On reconnaît un intérieur habituellement négligé. Critiquer une femme pour sa négligence, c'est lui faire des remontrances, c'est asocial ; prévenir une aveugle que quelque chose d'anormal rompt l'harmonie de son intérieur ou de sa toilette, c'est la constatation d'un état de fait dont sa per-

sonnalité n'a pas à rougir, c'est lui rendre service. Cela se fait journellement entre clairvoyantes : une dame ne trouve nullement déplacé d'en avertir une autre que son sac est ouvert, que ses gants viennent de tomber ou même que son manteau porte dans le dos une traînée de plâtre ou de peinture, accidents d'autant plus utiles à signaler qu'ils doivent être immédiatement réparés.

Nous entendons bien qu'on va nous opposer la « susceptibilité des aveugles ». C'est un fait, beaucoup d'aveugles sont susceptibles. S'il en est ainsi, c'est que, réagissant contre les conséquences de leur infirmité, ils sont toujours en état d'alerte et croient toujours sentir chez le clairvoyant le doute, la pitié, le condescendance. Pour arracher de l'âme de la femme aveugle cette épine qui la blesse et qui la paralyse, il suffirait souvent de quelques dérogations à certaines habitudes sociales, dérogations favorisant le climat de simplicité que nous réclamons. Par exemple, ce serait peut-être déroger à la politesse que de signaler à une aveugle l'existence d'une tache sur le plancher ou sur le tablier de son enfant ; mais, si cette dérogation était entrée dans les mœurs, la jeune fille aveugle n'aurait plus d'angoisse préalable, de cette angoisse qui fait que certaines d'entre elles repoussent avec épouvante l'idée de devenir maîtresse de maison : « Mon Dieu ! que penserait-on de moi si, faute de le voir, je négligeais tel ou tel détail ! »

Si, dans la formation d'une maîtresse de maison aveugle, la réussite est conditionnée par un grand effort de compréhension de la part des voyants, elle l'est tout autant par un effort parallèle d'ordre différent, de la part des aveugles. Si celles-ci se montrent susceptibles, si elles ne savent pas accepter leurs échecs, pour éviter de leur faire de la peine, on cessera bien vite de les conseiller et de les faire pénétrer plus avant dans le monde des voyants. Si elles manquent de patience, de persévérance, en un mot, de vouloir-être, elles déposeront trop tôt les armes : malheureusement, trop d'aveugles s'enferment dans leur petit univers, souffrent des conséquences de cet isolement, et pourtant, apathiques, ne peuvent se résoudre à en sortir. Beaucoup s'épouvantent pour les petites choses, parce qu'elles ne se sont pas formé une solide et raisonnable échelle des valeurs.

IX

LE CHOIX ET L'UTILISATION DES APPAREILS

On peut se demander si le progrès technique est ou non une bonne affaire pour les aveugles. En ce qui regarde la vie domestique, la réponse affirmative nous paraît incontestable. L'eau sur les éviers, les vidanges du type tout à l'égout ou puisard, le fourneau à gaz de ville ou à gaz butane, les appareils électriques (fer, grille-pain, radiateur, aspirateur) etc., remplacent tout de même avantageusement le seau qu'il faut empiir à la fontaine ou aller vider dans le ruisseau, la cuisinière qu'il faut surveiller, alimenter, et dont le maniement des ronds brûlants exige un surcroît d'adresse et de précaution. Et puis, il faut bien le dire, la commodité de l'aveugle n'est pas seule en cause ; il y a encore lieu de tenir compte de la confiance que l'appareil inspire à l'entourage. Nous connaissons bon nombre de mères qui hésitent déjà à confier un fer électrique à leur fille aveugle, de peur qu'elle ne se brûle. Que serait-ce s'il s'agissait d'un fer en fonte qu'il faut aller prendre, brûlant, sur un fourneau à gaz, avec une poignée en lainage qui risque de s'enflammer ?

Puisqu'il y a progrès, autant en profiter. Cela implique que les personnes qui ont la charge d'éduquer ou de rééduquer les aveugles connaissent les ustensiles, même les plus simples, déjà existants qui apportent aux ménagères si peu que ce soit d'indépendance, et soient à l'affût de toutes les nouveautés. Deux exemples entre tant d'autres : les ciseaux à salade, l'anti-monte-lait. Il est très difficile à une aveugle de servir proprement de la salade à table en utilisant une cuiller et une fourchette indépendantes l'une de l'autre : les deux mains sont occupées, rien pour guider. Avec ces couverts, couplés à la manière d'une paire de ciseaux, la main gauche reste libre, et d'ailleurs les feuilles sont mieux pincées. Quant à l'antimonte-lait, nous savons fort bien qu'il n'empêche pas en toutes circonstances le lait de s'échapper ; pourtant, si le feu n'est pas trop fort, l'appareil, en dansant sur le fond de la casserole, avertit que l'ébullition est proche et qu'il y a lieu de prendre quelques précautions. C'est un avertisseur sonore dont les aveugles ne peuvent que se louer, eux qui ne peuvent guetter la montée de la peau.

Ce qui nuit souvent à l'adoption d'un nouvel instrument, c'est l'impatience qu'on a d'obtenir des résultats immédiats. On se décourage trop tôt. C'est au professeur de connaître cet état d'esprit et de lutter contre. C'est ainsi que le couteau épluche-légumes est souvent rejeté, bien qu'il ôte à l'aveugle le souci d'éviter les grosses pelures. En général, il faut toujours un certain temps au voyant lui-même pour acquérir une nouvelle technique. Cependant, si paradoxal que cela puisse sembler à certains, le voyant n'est pas moins adroit que l'aveugle, et, nous l'avons maintes fois observé, l'ancien voyant, pas moins que l'aveugle-né. Cela tient à ce que la vue est un sérieux facteur de formation de la main. Pour l'aveugle, l'adaptation à un nouvel appareil ne peut être que l'effet d'exercices méthodiques. S'il n'est pas observateur, s'il n'étudie pas de lui-même les causes d'insuccès ou de réussite plus ou moins fortuites, au professeur de le faire pour lui.

Mais qu'est-ce donc que l'adresse ? Qu'est-ce en particulier que l'adresse manuelle en l'absence de la vue ? Tel est au fond le problème. A notre avis, nous sommes ici en présence de deux conditions, de deux facteurs, si l'on veut :

1° En un premier temps, souplesse, absence de raideur, d'acharnement dans une direction préconçue ou fortuitement adoptée. Soit, par exemple, à introduire une vis à métaux dans son logement. Sera qualifié de « maladroit » celui qui ne réussira pas à visser ou vissera « à faux », parce qu'il présentera la vis sous une direction qui n'est pas le bonne, s'y tiendra avec raideur, essaiera de même, c'est-à-dire avec la même raideur, deux ou trois autres directions, pour revenir enfin à la première, sans avoir réussi. Deux causes d'insuccès : la raideur pour chaque essai et le passage discontinu, brusque, d'une direction à l'autre, entre lesquelles certainement est la bonne. Le remède : imprimer à la main directrice d'imperceptibles mouvements rapides et continus, comparables en gros à ceux qu'exécute le violoniste pour obtenir le vibrato. De cette façon, à un moment donné qui ne se fait jamais attendre longtemps, la vis se trouve placée dans la position voulue, s'introduit d'elle-même dans l'ouverture et le vissage correct s'amorce.

2° C'est alors qu'intervient le second élément, le second temps. Il comporte d'abord un processus attentionnel qui guette l'instant du succès et arrête le mouvement vibratoire, une maîtrise musculaire qui maintient la bonne position.

Nous n'avons pris qu'un exemple, mais il en est de même pour bien des techniques minutieuses : enfilage d'une aiguille ; maintien de la bonne direction du tissu lors d'une piqûre à la machine (la main, dans certains cas, ne devant pas bouger d'un millimètre) ; recherche méthodique d'un petit écrou, d'une épingle, d'une aiguille sur un tapis (il faut savoir s'arrêter à temps, faute de quoi on passe par dessus l'objet sans le repérer), etc...

Ce genre d'adresse s'acquiert. Selon les sujets, cette acquisition est plus ou moins lente, plus ou moins parfaite, plus ou moins tributaire de procédés pédagogiques spéciaux.

Parmi ces procédés, le plus efficace est certainement celui qui consiste à opérer pour commencer sur un matériel de grande taille (grosses vis, grosses aiguilles, gros crochets, grosse laine, etc.), et à faire exécuter des mouvements amples, exagérés, lents, mais toujours méthodiques.

Un minimum d'adresse manuelle permettra en général de s'accommoder des appareils modernes que certains jugent « compliqués », « pratiques pour les voyants, mais pas pour les aveugles » et de transformer, après essai, cette complication apparente en bienheureuse bénédiction. Souvent, pour qui arrive à s'en servir, — et cela est fréquent — l'appareil moderne représente pour l'aveugle une chance d'améliorer son rendement. Pourtant, il ne convient pas de s'emballer sur n'importe quoi et d'acheter inconsidérément tout ce que les salons d'art ménagers présentent de nos jours à notre curiosité. Il est des ustensiles qui ne conviennent pas aux aveugles ou qui demandent une adaptation. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur cette question de l'adaptation du matériel.

Imp. J. Téqui, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris (France). — 121-7-1953.